

SÉANCE INTERACADÉMIQUE

Académie française
Académie des Sciences morales et politiques

du 13 juin 2005

TOCQUEVILLE
ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

par

RAYMOND BOUDON

MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Alexis de Tocqueville avait d'abord imaginé d'intituler l'ouvrage qu'il achève en 1840 : *L'influence de l'égalité sur les idées et les sentiments des hommes*. Il est bien possible que son éditeur ait eu un mouvement de recul devant un titre aussi rébarbatif et qu'il l'ait convaincu de reprendre celui qui avait assuré le succès de son livre précédent : *De la Démocratie en Amérique*. Depuis lors, on a pris l'habitude d'appeler le volume de 1840, qui traite moins de l'Amérique que des sociétés modernes, « *La seconde Démocratie en Amérique* ».

Ce chef d'œuvre éveille spontanément dans l'esprit du lecteur d'aujourd'hui le sentiment qu'il lui fournit une grille lui permettant de déchiffrer les sociétés modernes, car Tocqueville y identifie avec une perspicacité confondante nombre des tendances sociologiques lourdes qui continuent de les régir.

Les deux grandes thèses de la seconde *Démocratie*

La *thèse principale* de la seconde *Démocratie* est que les sociétés « démocratiques » se caractérisent par une « passion générale et dominante », celle de l'égalité. Tocqueville veut dire par là que l'égalité est une *valeur* dominante des sociétés modernes. Mais il ne pouvait employer le mot « valeur » en un sens qui nous est devenu familier, puisque ce sens ne s'est établi que bien après lui, sous l'influence de Nietzsche.

L'autre *thèse* essentielle de la seconde *Démocratie* stipule que l'évolution des sociétés « aristocratiques » aux sociétés « démocratiques » a quelque chose d'irrésistible. Tocqueville déclare y voir la main de la Providence. Car la demande d'égalité est, selon lui, inscrite dans la nature humaine, au sens où tout individu, dans toute société, a toujours recherché le bien-être et la reconnaissance de sa dignité.

La neutralité de Tocqueville

Tocqueville ne voit donc nullement l'évolution qui conduit des sociétés « aristocratiques » aux sociétés « démocratiques » comme négative et l'on ne discerne chez lui aucune nostalgie.

Car les sociétés « aristocratiques » sont des sociétés où *l'honneur* est une donnée essentielle, explique-t-il. Or, dans la conception héritée de Montesquieu qu'il s'en fait, l'honneur se déploie toujours sur le fond d'une hiérarchisation entre groupes sociaux : d'une distinction entre le *eux* et le *nous*. C'est pourquoi les sociétés « aristocratiques » sont habitées de façon endémique par le rejet, le mépris, voire la cruauté à l'endroit de ceux qui sont perçus comme inférieurs.

Les Romains se comportaient de manière barbare à l'égard des généraux ennemis, explique Tocqueville, parce qu'à leurs yeux les étrangers n'étaient point « de la même espèce humaine qu'un Romain ». « Les génies les plus profonds de la Grèce et de Rome » considèrent l'esclavage comme normal parce que, pour eux, ceux qui ne sont pas citoyens ne sont pas des hommes. Dans la France du XVII^e siècle, Madame de Sévigné peut écrire à sa fille que le spectacle de la pendaison lui fait l'effet d'« un rafraîchissement » parce que, de son temps, constate Tocqueville, « on ne concevait pas clairement ce que c'était que de souffrir quand on n'est pas gentilhomme ».

Ayant éradiqué les phénomènes de domination, les sociétés « démocratiques » ont imposé l'aversion contre la cruauté. Elle continue d'y être pratiquée, mais elle est désormais condamnée.

Par son analyse des sociétés qu'il qualifie d'« aristocratiques », Tocqueville nous permet de mieux comprendre, non seulement des phénomènes du passé, mais des phénomènes essentiels de notre temps.

Il nous permet de comprendre pourquoi la cruauté est si facilement réapparue dans le monde occidental, hier encore, dès lors qu'a été théorisée ou simplement favorisée la distinction entre le *eux* et le *nous*.

Il nous permet aussi de comprendre pourquoi les sociétés qui restent aujourd'hui « aristocratiques », au sens où elles repoussent l'idée de l'égalité des groupes ethniques, l'égalité des religions ou l'égalité entre l'homme et la femme, peuvent accepter de traiter avec mépris, voire avec cruauté, ceux qu'elles perçoivent comme inférieurs.

L'adoucissement des mœurs

Mais la seconde *Démocratie* est surtout éblouissante par son analyse des effets produits par la demande d'égalité qui domine les sociétés « démocratiques », car ces effets sont pour la plupart toujours perceptibles dans les sociétés contemporaines.

L'un de ces effets réside dans l'adoucissement des mœurs. Il résulte de ce que, explique Tocqueville, « quand les rangs sont presque égaux, tous les hommes ayant à peu près la même manière de penser et de sentir, il n'y a pas de misère qu'ils ne conçoivent sans peine ».

Tocqueville nous aide ici encore à comprendre notre monde. Il nous explique pourquoi les sociétés modernes cherchent en permanence à mettre en place des peines moins sévères, pourquoi le droit civil tend à empiéter sur le droit pénal ou pourquoi sont décriminalisées des catégories d'agissements sans cesse plus nombreuses.

Il nous permet aussi de comprendre pourquoi les droits consentis aux individus tendent à proliférer. Après les droits politiques, ce sont les droits sociaux, puis les droits économiques qui se sont multipliés. Aujourd'hui, la demande de reconnaissance d'une nouvelle catégorie de droits tend à s'amplifier : les droits qualifiés de « culturels ». Ils soulèvent d'épineuses difficultés dès lors que des minorités exigent qu'on leur applique un

droit propre à leur culture, comme c'est le cas aujourd'hui même dans la province canadienne de l'Ontario par exemple.

Car les effets positifs de l'évolution morale, sociale et politique à laquelle préside la demande d'égalité s'accompagnent toujours, selon Tocqueville, de menaces, voire d'effets secondaires négatifs. Il n'aurait par exemple certainement pas été surpris par le fait qu'à la fin du XX^e siècle, la tendance à l'adoucissement des mœurs ait installé une religion du tout-prévention dans l'ensemble des sociétés occidentales, avec les effets qu'on connaît sur l'évolution de la criminalité.

Tous ces phénomènes prolongent et illustrent des tendances parfaitement identifiées dans la seconde *Démocratie*. Mais elles ne sont que les manifestations les plus immédiates des effets de l'égalitarisme. Là où Tocqueville est particulièrement instructif, c'est lorsqu'il met en évidence les effets *indirects* qu'engendre la « passion générale et dominante de l'égalité ».

Le bouleversement du monde des idées

Car, selon lui, l'égalitarisme bouleverse le monde des idées, le monde des idées sur l'homme et le monde des idées sur le monde.

L'égalité favorise l'esprit critique, explique-t-il, car « dans ces temps d'égalité, c'est en eux-mêmes ou dans leurs semblables que les hommes cherchent d'ordinaire les sources de la vérité ». Chacun a donc le sentiment que, étant égal aux autres, il est habilité à juger de tous les sujets sur lesquels n'existe pas de vérité établie.

Cet effet de l'égalité engendre à son tour des effets contrastés. En raison de l'importance de la démarche critique dans le progrès de la connaissance scientifique, favorisant l'esprit critique, l'égalité favorise le développement des sciences.

Mais, même aujourd'hui, les sciences ne couvrent et n'épuisent qu'un nombre très limité de sujets. Or, sur les sujets où chacun est habilité à se sentir compétent et où apparaissent des divergences d'opinion, une attitude sceptique a toutes chances de s'établir. C'est pourquoi l'égalité favorise un scepticisme diffus : « J'ai montré, déclare Tocqueville, comment l'égalité des conditions faisait concevoir aux hommes une sorte d'incrédulité instinctive ».

L'égalité devait en particulier provoquer une érosion de ce qu'il dénomme les « croyances dogmatiques », à savoir les croyances religieuses, mais aussi, plus généralement, contribuer à faire du relativisme la philosophie favorite des sociétés modernes.

Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Tocqueville se révèle d'une particulière clairvoyance : les sciences humaines contemporaines témoignent éloquemment de l'évolution qu'il décrit. Elles ont inlassablement tenté de montrer que les notions d'objectivité, de vérité ou de certitude décrivent des prétentions largement illusoire à leurs yeux.

L'incrédulité et le scepticisme, le *désenchantement* qu'évoquera après lui Max Weber sont donc, selon Tocqueville, des traits inhérents à la modernité. Les croyances religieuses sont certes appelées à persister dans les sociétés démocratiques, explique-t-il, témoignant sur ce point d'une clairvoyance que n'ont pas tous ses contemporains ; mais elles doivent se résigner à être abaissées au rang de simples « opinions ».

On voit ici se profiler les thèmes de la religion sur mesure, de la religion à la carte et du bricolage religieux qui reviennent régulièrement aujourd'hui sous la plume des sociologues des religions.

...et de la culture

Mais l'égalitarisme ne bouleverse pas seulement le monde des idées, il affecte la qualité même de la production culturelle.

L'inégalité inhérente aux sociétés « aristocratiques » favorisait les œuvres ambitieuses et désintéressées, les théories puissantes résultant d'une réflexion obstinée, comme celle de Pascal, à qui elle valut de « mourir de vieillesse avant quarante ans », déclare Tocqueville.

Par contraste, l'égalité caractéristique des sociétés « démocratiques » incite le littérateur à rechercher le succès facile : « Dans les démocraties, il s'en faut de beaucoup que tous les hommes qui s'occupent de littérature aient reçu une éducation littéraire », s'écrie-t-il ; quant aux lecteurs, « ils aiment les livres qui se lisent vite » ; « Il leur faut surtout de l'inattendu et du nouveau ».

Pour les mêmes raisons, Tocqueville voit les sociétés modernes comme peu propices à la production d'œuvres artistiques majeures. Comme le relativisme est appelé à s'insinuer dans la vie culturelle, on ne peut s'attendre à ce que s'impose une attitude d'exigence à l'égard des œuvres d'art.

Tocqueville nous fournit ici encore des pistes précieuses pour comprendre des phénomènes énigmatiques de notre temps, comme l'installation de ce qu'on peut appeler la théorie *déclarative* de l'art : celle qui considère comme œuvre d'art toute œuvre produite par quiconque se déclare artiste. À partir du moment où règne le relativisme, cette évolution apparaît en effet comme irrésistible.

...de la psychologie de l'*homo democraticus*

Selon Tocqueville, la « passion générale et dominante » de l'égalité bouleverse même la psychologie de l'*homo democraticus*. Il tend à devenir à ses propres yeux le centre de l'univers. Il se replie sur lui-même et sur ses proches. Il veut que ses désirs soient immédiatement satisfaits.

D'un autre côté, en raison de la mobilité sociale et géographique qui caractérise les sociétés modernes, l'égalité exerce une action dissolvante sur la famille. La décomposition de la famille vient alors ajouter ses effets à ceux de l'individualisme, lequel contribue à son tour, par un effet en spirale, à distendre les liens familiaux.

Mais la solitude de l'*homo democraticus* est encore renforcée par un autre facteur essentiel : par le fait qu'il ne dispose plus des repères qu'offraient les élites dans les sociétés « aristocratiques ».

La « tyrannie de l'opinion »

La convergence de toutes ces causes suscite en fin de compte une demande forte, celle de l'identification de nouvelles sources d'autorité. Car un individu ne peut se déterminer à l'aide de sa seule raison que sur un nombre très restreint de questions. Sur maints sujets, il doit faire appel à une autorité qu'il puisse reconnaître comme telle. De surcroît, plus le savoir s'enrichit et plus les sociétés se compliquent, plus cette demande s'intensifie. Mais vers quelle autorité l'*homo democraticus* peut-il se tourner ?

Dans les sociétés modernes, les repères que se donne l'individu lui sont essentiellement fournis par « l'opinion », explique Tocqueville. Elle y représente la source

essentielle de l'autorité. S'installent alors sur tous les sujets sur lesquels n'existe pas de vérité établie des « lieux communs », de « gros lieux communs », comme il dit dans un important discours prononcé devant l'académie des sciences morales et politiques.

Tocqueville identifie ici les raisons d'être de ce qu'il appelle « la tyrannie de l'opinion » et que nous appelons le « politiquement correct ».

Fatalisme ?

La seconde *Démocratie* met ainsi en exergue des tendances à la fois positives et négatives des sociétés modernes. Mais Tocqueville insiste sur le fait que ses analyses ne conduisent nullement au fatalisme. Car ni la « tyrannie de l'opinion » ni les effets pervers de toutes sortes induits par la « passion générale et dominante » de l'égalité ne sauraient étouffer l'esprit critique.

Encore faut-il que l'esprit critique puisse s'exprimer et être entendu : « pour combattre les maux que l'égalité peut produire, il n'y a qu'un remède efficace : c'est la liberté politique », s'écrie Tocqueville. Or l'une des dimensions essentielles de la liberté politique est la liberté de circulation des idées. La difficulté est qu'elle cohabite à grand peine avec la « tyrannie de l'opinion », avec le « politiquement correct » auquel se soumettent facilement les intellectuels – les « écrivains » dit Tocqueville-et la presse.

L'influence de Tocqueville

Il est hors de doute que Tocqueville est l'une des figures les plus imposantes de la pensée politique française. Il est un immense sociologue. Malgré cela, plusieurs indices révèlent qu'il n'est pas encore apprécié à sa juste valeur, en France du moins. Un signe parmi d'autres : le *Petit Larousse*, depuis des lustres le dictionnaire le plus utilisé dans notre pays, accompagne les articles qu'il consacre à Michelet, à Littré ou à Proudhon d'une effigie de ces auteurs ; pas l'article consacré à Tocqueville. On comprend les raisons de cette discrimination : elle prend simplement acte du fait que Tocqueville a exercé en France beaucoup moins d'influence que Michelet, Littré ou Proudhon, bien que son œuvre soit infiniment moins idéologique et beaucoup plus novatrice.

Ce destin ambigu s'explique à mon sens par trois raisons principales. En premier lieu, la seconde *Démocratie* et *L'Ancien Régime* font résonner des vérités désagréables, comme lorsque y sont diagnostiqués l'éclatement des religions ou le déclin de l'art, de la littérature et de la philosophie dans les sociétés modernes. On ne peut s'attendre à ce que cela plaise à tout le monde.

Tocqueville est sous-estimé aussi parce que sa pensée est complexe et souvent elliptique, dans la seconde *Démocratie* surtout, mais exprimée dans une langue limpide et élégante, qui donne le sentiment qu'elle est facilement accessible : une illusion qui se dissipe bien vite dans l'esprit du lecteur attentif.

Mais il a surtout le tort aux yeux de beaucoup d'avoir défendu dans toute son œuvre l'idée que le libéralisme est la seule boussole qui indique le Nord. Ses écrits sur le paupérisme montrent qu'il était parfaitement conscient des limites d'un « traitement » de la pauvreté à orientation plus « sociale » qu'économique. Et il voit bien qu'un État trop enclin à se mêler de tout est menacé par l'embonpoint et l'impuissance et condamné à sacrifier l'intérêt général aux intérêts corporatistes.

L'étatisme anti-libéral paraît à Tocqueville beaucoup plus marqué en France qu'en Angleterre ou aux États-Unis ou même qu'en Allemagne. Déjà présent sous l'Ancien Régime, il lui semble s'être encore accentué sous Louis-Philippe et sous Napoléon III. Il explique selon lui que les Français soient animés par une obsession qu'il stigmatise à plusieurs reprises avec une ironie grinçante. Sous l'effet de la tradition étatiste qui caractérise la France, les Français, toutes catégories confondues, ont un souci principal, écrit-il en 1840 dans la seconde *Démocratie* et de nouveau seize ans plus tard dans *L'Ancien Régime et la Révolution* : « le souci de se mettre à l'aise aux dépens du Trésor public ». Une autre tendance sociologique lourde parmi toutes celles que le génie de Tocqueville a su identifier.